

**PAGES
MANQUANTES**

LE ROSAIRE

ET LES AUTRES

DEVOTIONS DOMINICAINES

PANÉGYRIQUE DE SAINT-THOMAS D'AQUIN

PRONONCÉ

Dans l'église de N.-D. du Rosaire de St-Hyacinthe

PAR LE T. R. P. HAGE

*Beati mundo corde quoniam ipsi videbunt
Deum.*

Bienheureux ceux qui ont le cœur pur
parce qu'ils verront Dieu.

Monseigneur, (1)
Mes bien chers frères,

Ce n'est pas sans une douce et profonde émotion que je me retrouve au milieu de vous, après plus de six années d'absence. Puis-je oublier que les débuts de mon ministère ont été placés sous la maternelle protection de Notre-Dame du Rosaire, et encouragés par votre bienveillante sympathie ? Aussi, vous dirais-je volontiers, s'il n'y avait quelque prétention à m'appliquer une parole de St-Paul, ce que l'apôtre écrivait aux fidèles de ses églises éloignées : *Absens quidem corpore, præsens autem spiritu*—J'étais absent de corps, mais je vous restais présent par la prière et par le souvenir. Je suis donc heureux de vous parler ce matin ; je le suis deux fois d'avoir été invité à vous parler de notre Angélique Docteur Saint Thomas d'Aquin.

L'Angélique Docteur ! Ainsi ont appelé saint Thomas d'Aquin six siècles de reconnaissance et d'admiration : c'est son titre, et, sous ce titre consacré solennellement par l'Eglise, sa mémoire est arrivée jusqu'à nous resplendissante comme la lumière, inoubliable comme l'amour. C'est son nom propre dans la famille du Christ et, devant ce nom, celui d'Aquin voit pâlir sa gloire, ou, pour mieux dire, il en reçoit une gloire plus haute. J'ai à vous expli-

(1) Monseigneur Decelles, évêque de Druzipara.

quer et ce titre et ce nom, espérant par là pouvoir payer, suivant mes faibles moyens, un tribut de reconnaissance à celui que nous sommes si heureux et si fiers de posséder pour maître et d'invoquer comme notre frère.

Ange et Docteur ! deux mots s'appelant l'un et l'autre, deux réalités s'expliquant l'une et l'autre, telle sera la pensée de ce discours.

Qui fait l'ange ?—C'est la pureté du cœur.

Qui fait le docteur ?—C'est l'intelligence des mystères divins.

Or, dit un saint, la pureté du cœur et la lumière intellectuelle sont deux sœurs unies par les liens de la plus étroite alliance. Est-ce l'innocence du cœur qui purifie le regard de l'esprit, ou est-ce la pureté de l'esprit qui étend les limites de son royaume, s'empare des sens et spiritualise le corps ? Les deux choses sont vraies en elles-mêmes et sont vraies dans la vie de saint Thomas d'Aquin. La première nous explique la genèse de la vérité dans un esprit humain.—La seconde initie aux mystérieux effets de la vérité pénétrant tout entier l'être qui la possède.

C'est à la genèse de la vérité que je me bornerai ; c'est la pureté du cœur que j'essaierai de vous montrer disposant et conduisant saint Thomas d'Aquin à l'intelligence des mystères et à la vision de Dieu. L'ange prépare le docteur, la pureté du cœur, voilà le mérite : *beati mundo corde* ; la vision de Dieu, voilà la récompense, *quoniam Deum ipsi videbunt*.

PREMIÈRE PARTIE

L'homme a beau faire : malgré ses grandeurs et sa beauté, malgré ses privilèges de créature raisonnable et d'enfant de Dieu, il est sans cesse attiré vers la terre, aspirant toujours à descendre et porté vers ce qui est en bas. Il sait bien que par son esprit il doit s'élever au-dessus de lui-même et vivre une vie supérieure à celle des sens, mais il s'attarde à écouter ses mauvais instincts qui étouffent en lui les meilleures aspirations. L'homme est une antithèse vivante. Voyez ce fol orgueil, cet égoïsme étroit, ce désir d'amasser, c'est l'homme. Voyez aussi cette humilité sans bornes, ce généreux désintéressement, cet abandon héroïque de tout bien terrestre, c'est l'homme. Regardez ces basses et abjectes passions, cette antipathie pour la vertu,

cette horreur pour la souffrance, la peine et le travail, c'est encore l'homme : regardez cet élan pour le beau, cette sympathie pour tout ce qui est bien, cette ardeur pour la souffrance et pour le martyr, c'est toujours l'homme.

Mais qui triomphera, ou, du moins, qui doit triompher ? La loi est posée, universelle, sans appel : pour s'élever au ciel, il faut quitter la terre. La vérité, fille de Dieu, n'habite pas plus que Dieu lui-même dans l'agitation et dans le trouble : elle veut le repos et le calme. Là où d'autres parlent, elle se tait, et quand elle parle, c'est à condition que tout fasse silence autour d'elle. Quand elle se fraie un passage à travers une intelligence humaine, elle veut que ce passage ne lui offre aucune résistance, et, selon le mot superbe de saint Augustin, elle veut que les avenues de cette intelligence ne soient pas encombrées par ces débris de chair et de sang, sous lesquels gémit une âme captive du corps.

C'est d'ailleurs l'enseignement de saint Thomas d'Aquin lui-même : " L'âme humaine, dit-il, quand elle est soumise aux préoccupations du corps, perd la vigueur nécessaire pour s'élever à la connaissance de la vérité ; c'est pourquoi la vertu de pureté qui détache l'homme des jouissances sensibles, est celle qui développe le plus en lui la faculté de connaître. Et il en doit être ainsi, car l'âme humaine, se trouvant sur les confins des esprits et des corps, et comme à l'horizon qui sépare l'éternité du temps, plus elle s'éloigne des êtres qui sont placés au bas de l'échelle, plus elle se rapproche de ceux qui occupent le sommet."

Or, Dieu voulait donner à son Eglise un Docteur, c'est-à-dire le voyant et le défenseur de la vérité, mettant une puissante raison et une vaste science au service d'une foi ardente, ferme et assurée. Aussi, admirez la préparation divine dans l'âme de saint Thomas d'Aquin. Il descend d'une famille de rois, mais ce qui est mieux, d'une famille où les vertus chrétiennes se sont transmises avec plus de force que le sang royal. C'est le cœur de la mère, (retenez ce que je vous dis, mères de familles qui m'écoutez, et tâchez de comprendre à demi mot) c'est le cœur de la mère qui fut pour l'enfant la source première de sa pureté. La mère de saint Thomas fut un modèle entre toutes. Les historiens s'arrêtent volontiers à tracer le portrait de

cette femme, à l'âme tendre et généreuse, à la sollicitude délicate et dévouée, se bornant aux devoirs domestiques et partageant ses journées entre la prière et l'éducation de ses cinq enfants. Digne d'être la mère d'un saint, elle communiqua à son fils un sang chaste et viril. Et voici que la vertu de l'enfant, prédite avant sa naissance, est annoncée au monde par un prodige et conservée dans son intégrité par les plus miséricordieuses attentions de la Providence. Quelle est cette lumière qui brille sur le berceau du nouveau-né et entoure son front comme d'une auréole prophétique ? Pourquoi tout jeune encore et dans l'ardeur inconsciente de sa piété, veut-il conserver entre ses mains cette feuille de papier, où sont écrits deux mots : *Ave Maria*, et n'est-il satisfait qu'après l'avoir dévorée ? L'auréole est le signe de sa pureté future, l'*Ave Maria* et la dévotion à la Vierge en sont l'invincible défense. Pourquoi, à peine âgé de cinq ans, est-il confié au cloître, et pourquoi les moines du Mont-Cassin sont-ils ravis de la sérénité de son visage, de sa modestie, de son amour du silence ? Le cloître sera l'asile inviolé de son innocence, et les vertus qui se font jour à travers son âme d'enfant en sont la rayonnante manifestation.

Pourquoi, à l'âge où s'éveillent en nous ces premières inquiétudes irraisonnées qui annoncent les prochains combats, pourquoi l'adolescent va-t-il se réfugier sous la tuni-que blanche de saint Dominique, comme à la veille d'un orage on se réfugie sous un abri protecteur ? Ah ! c'est que quinze ans auparavant, un Ordre s'était levé, qui avait pris pour devise : Vérité ! C'est que, quinze ans auparavant, un homme s'était montré dans les mains duquel le lis de la pureté avait sans cesse fleuri aux rayons du divin Soleil et qui, sur son lit de mort, laissait à ses enfants pour testament ces deux seuls mots : *Vitae munditia* : Ayez la pureté de la vie.

Cependant, à cette innocence de l'enfant, il manquait un élément essentiel pour qu'elle devint une vertu, je veux dire la consécration de la lutte. L'innocence de l'enfant est un charme qui attire : celle du jeune homme, toujours combattue et toujours triomphante, est une vertu que l'on admire. C'est une vertu, c'est-à-dire non une possession tranquille, mais une laborieuse conquête.

Entravé dans sa vocation, arrêté au moment où il

franchissait la frontière italienne pour gagner Paris, Thomas d'Aquin est ramené au château de Rocca Secca, et gardé à vue : sa retraite, pour être une tour du château, n'en est pas moins une prison et pour avoir comme gardiennes ses propres sœurs, il n'en est pas moins prisonnier : c'est, si je puis m'exprimer ainsi, la veillée d'armes de ce héros pour l'action de demain qui sera, je vous le promets, bien chaude.

Comment vous dire cette tentation ? Comment vous expliquer, surtout, que dans une famille chrétienne, une tentation aussi formidable que la vue toute nue du vice ait été autorisée et organisée ? Je ne le sais pas. Ce que je sais, c'est que ce fut là une des épreuves dont un homme sort ou à jamais flétri, ou glorieux à jamais. Ce que je sais encore, c'est que le jeune homme pria et qu'avec la prière descendit en lui la Toute-Puissance de Dieu, qui fit la terre, qui la posa sur ses pôles, qui l'y fixa, et qui demain peut la secouer pour la briser, la Toute-Puissance, qui ouvre la porte aux tempêtes et qui la ferme, la Toute-Puissance, qui enracine le chêne pendant l'orage et qui tient sa tête ferme pendant l'ouragan, la Toute-Puissance qui laisse l'enfer tout entier se déchaîner contre une âme d'enfant et de jeune homme, et qui peut faire de cette âme un roc aussi inébranlable que l'écueil au milieu du cours tranquille des flots ou des transports de leurs fureurs. Ce que je sais enfin, c'est que saint Thomas sortit de cette lutte armé chevalier de la pureté chrétienne, et que cette victoire terrassa l'ennemi de son âme : deux anges descendirent du ciel pour le ceindre d'une ceinture mystérieuse, gage certain du privilège que Dieu lui accordait et grâce auquel, assurent tous ses historiens, il resta semblable à un enfant de cinq ans.

Plus tard, pendant ses études, et devenu maître lui-même, au milieu de ses leçons et de ses enseignements, Thomas d'Aquin va-t-il rester possesseur oisif de ce don miraculeux ? Ne le pensez pas. Il sait trop les obligations que créent dans une âme les grâces exceptionnelles de Dieu. Si elles se donnent sans mérite, elles ne se conservent pas sans effort. Jusque dans ses faveurs les plus gratuites, Dieu témoigne d'un souverain et délicat respect pour notre liberté : il commence de lui-même et de lui seul, mais il finit avec nous et pour sa gloire.

Basée sur ces principes, la vie spirituelle de saint Thomas d'Aquin ne sera qu'un long exercice de prières, de méditations, de vigilance, oui de vigilance, car l'ennemi reparaitra, et, vaincu autrefois par le novice, il osera se mesurer avec le maître. Une vision nous montre cet ennemi pénétrant dans la cellule du religieux et celui-ci lui opposant la force du signe de la croix et s'écriant : "Comment peux-tu venir encore me tenter ?"

Oui, Angélique maître, l'ennemi peut venir du dehors; au-dedans, il ne peut plus rien. Nous le savons : Dieu a voulu que le secret de votre innocence conservée vous échappât et que vous fussiez obligé d'avouer à un de vos frères que vous êtes mort aussi pur, aussi vierge que vous l'étiez à l'heure du baptême.

Votre cœur n'est plus de cette terre, la pureté l'a élevé jusqu'au ciel dont vous allez maintenant découvrir d'un œil limpide les ravissantes beautés, et mesurer, d'un regard illuminé, les inscrutables profondeurs : "*Mentis innocentia flosque puritatis extiterunt prævia luci veritatis* : l'innocence de l'esprit et la fleur de la pureté ont été pour Thomas les meilleurs précurseurs à la lumière de la vérité."

(*La fin au prochain numéro*)

Dogme de la Rédemption, centre de la religion chrétienne

Jesus-Xtus heri et hodiè ipse et in sæcula. — Jésus-Christ est le même aujourd'hui qu'hier et qu'il sera dans tous les siècles. (Heb. 13, 8.)

L'an 4037^e de la création de l'homme, le premier de la 203^e olympiade, la 786^e de la fondation de Rome, le 15^e jour du mois hébraïque de nisan, à la neuvième heure du jour, au moment où le grand-prêtre immolait l'agneau pascal, dans le temple de Jérusalem, sur un rocher voisin de la ville, Jésus-Christ, fils de Dieu et fils de l'homme, remettait son âme entre les mains de son Père : "*In manus tuos, Domine, commendo spiritum meum.*"

Sa mort fut accompagnée de signes extraordinaires. Durant les trois heures qui la précédèrent, les ténèbres s'accumulèrent sur la ville et sur la contrée ; au moment suprême, la terre s'ébranla dans ses profondeurs et une large fissure s'ouvrit au pied de la croix, coupant transversalement les veines du rocher ; les corps des morts, couchés dans les sépulcres environnants, franchirent le seuil de leur repos et apparurent à travers la ville ; et le centurion romain, avec ses légionnaires, témoin de cet émoi de la nature, s'écria, sous le coup d'une salutaire frayeur : "Cet homme était vraiment le fils de Dieu !"

Il avait raison, cet homme était vraiment le fils unique de Dieu, son Verbe éternel, celui dont l'apôtre St-Jean a écrit, dans la sublime préface de son évangile : "Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes. Et le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous ; et nous avons vu sa gloire, cette gloire qui est celle du fils unique du Père." (Jo. I, 1-14.)

Cette gloire du Fils unique de Dieu, manifestation de la divinité qu'il porta en lui, n'a pas éclaté seulement dans les vertus et les prodiges de sa vie, pour en révéler la céleste origine, ni dans ceux de sa mort, pour en rehausser le deuil et en compenser l'humiliation, mais elle s'échappe encore, si je puis dire, de l'immense circonférence dont sa voix et son sacrifice sont en quelque sorte le point central et culminant. Elle fait de son unique oblation comme un réservoir de grâce et de vérité, qui se déverse à flots sur tous les siècles, et inonde jusqu'aux profondeurs de l'éternité.

C'est dire que la rédemption du Christ est le dogme central de la religion chrétienne, le nœud de la destinée humaine, et que toute l'économie de notre salut dépend de ce mystère, comme la voûte superbe de nos cathédrales s'appuie sur sa clef centrale.

Enchaînez, en effet, le majestueux ensemble de nos dogmes, et vous les verrez se grouper harmonieusement autour de ce dogme, qui les appelle, les coordonne et les explique tous. Sans lui, l'édifice manque à la fois de base et de couronnement ; il est dans ses fondements, il est à

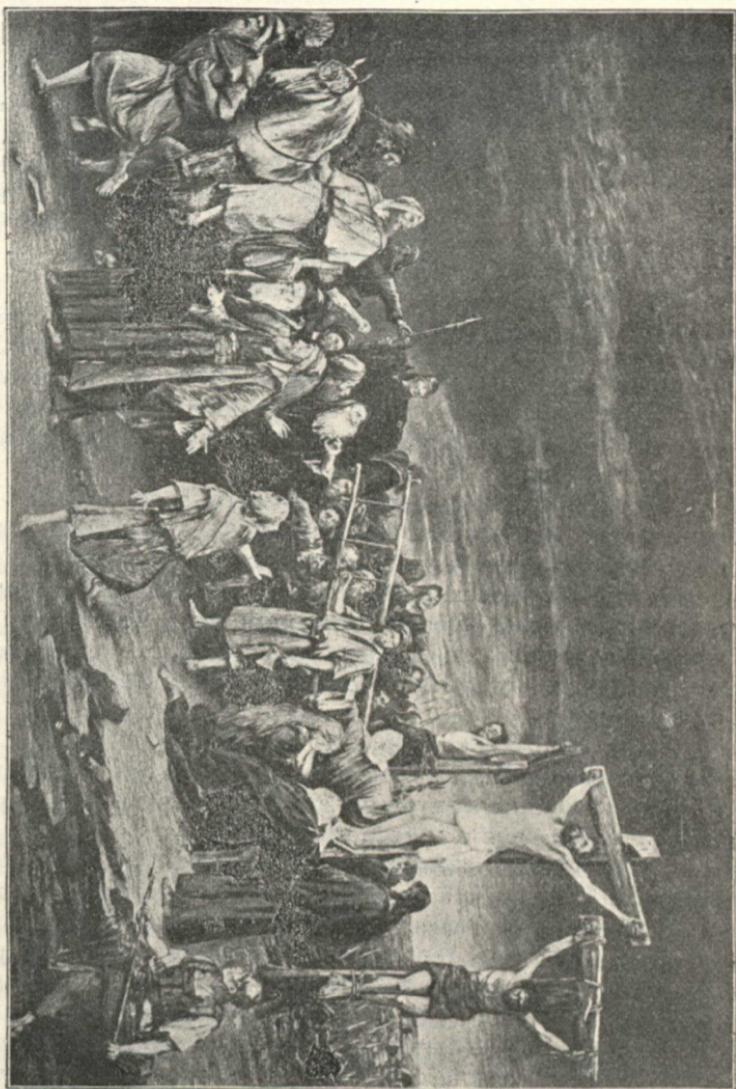
son sommet, il est dans son ensemble, reliant harmonieusement tous ses détails et toutes ses parties. Il ressemble à cette croix hardie qui surmonte la coupole de la basilique de St-Pierre. Nous l'apercevons de loin, régnañt sur la campagne romaine. Sa silhouette austère se détache sur l'azur du midi ou sur la pourpre embrasée du couchant, rappelant aux peuples qui apportent de tous les points de l'horizon la prière de leur cœur et les trésors de leurs mains au tombeau de Pierre et de Paul, que tous ces blocs énormes, ces marbres précieux, ces dorures et ces mosaïques étincelantes, ne sont là, courbant l'hommage de leurs lignes harmonieuses autour des ossements sacrés des deux apôtres du Christ, que pour lancer plus haut dans le ciel, sur l'orbe de leur puissante coupole, le signe sacré de notre rédemption.

Oui, avant qu'il y ait un temps, un lieu, un espace, des myriades d'esprits et de corps pour en peupler l'étendue et en relier les distances, Dieu le Père, avec son Verbe, unique et fidèle parole qui réfléchit à sa pensée la plénitude de son être, produisait, dans le souffle embrasé d'un mutuel amour, l'Esprit qui est leur substance, leur vie et leur action.

Et ces trois divines personnes, parfaitement heureuses de la communication de leur être et de leur vie infinis, mais désirant prolonger au dehors le rayonnement de leur beauté et faire part de leur félicité à des êtres faits à leur image, décrétaient la création de l'ange et de l'homme.

Les anges apparemment heureux déjà dans leur état d'épreuve, étaient appelés à mériter la vision de Dieu par l'accomplissement docile de ses ordres et l'acceptation soumise de ses révélations ; mais ils se divisèrent autour d'un décret de leur souverain Maître. Une partie d'entre eux, succombant aux suggestions de l'orgueil, seul péché accessible à de purs esprits, faillirent à leur sublime vocation. Prétendant ne tenir que d'eux-mêmes leur bonheur et leur gloire, il les perdirent, nous assure le Docteur Angélique, pour avoir refusé leur adoration au mystère du Verbe abaissé dans l'incarnation.

Déjà donc, longtemps avant qu'il ne descendit des cieux pour offrir son sacrifice au Calvaire, le Christ rédempteur devenait la clef de la vie éternelle de ses créatures ; il ouvrait et fermait à lui seul le livre où la prescien-



LE CRUCIFIEMENT (Munkacsy)

ce de son Père inscrit les noms des prédestinés à l'éternelle demeure.

L'homme, créé à son tour, fut placé sur la terre au sein de cette immensité sidérale dont les flambeaux éclairèrent et distinguent ses jours et ses nuits. Il reçut de Dieu, avec les dons et les qualités d'une nature épanouie en la plus riche opulence, ces immunités précieuses de la nature intègre, qui le préservait du désordre de la concupiscence et de la funeste morsure de la douleur et de la mort ; et il fut élu de plus à cet insigne honneur de la sainteté qui l'associait à la vie intime de Dieu en lui garantissant les délices de son éternelle contemplation.

Hélas ! il perdit par sa désobéissance tous ces beaux privilèges avec le droit de les transmettre à ses enfants. Il fut condamné à manger à la sueur de son front le pain de son corps et de son esprit, et à engendrer pour la mort de leur chair et de leur âme des fils qui devraient le bienfait de leur naissance à la douleur de leur mère.

Désormais, sa postérité sillonnera sans relâche, par migrations forcées, tous les continents et toutes les mers du globe, et tournera trop souvent contre la poitrine d'une partie de ses membres des mains que l'innocence et la sainteté premières avaient fraternellement unies dans les travaux et les arts de la paix, pour féconder et embellir sans cesse une terre offerte aux entreprises de son génie et de son activité.

Mais le Créateur fidèle à son généreux dessein, un moment suspendu par l'orgueil et la légèreté de l'homme, le reprend en sous-œuvre, par un plan plus sublime encore et plus digne de son infinie miséricorde.

Sitôt après le châtement et la dégradation du couple criminel, Dieu offre à son humiliation la grâce du pardon et de reconciliation obtenue par l'amour et la pénitence. Il promet à la femme, frivole instigatrice du péché du père du genre humain, qu'un jour, un fruit de sa tige écrasera la tête de l'inferral serpent qui inspira notre ruine.

Dès ce jour, Adam et Ève, avec leurs fils, commencent à pousser vers le ciel, fermé à leur déchéance, ces soupirs et ces pleurs d'où germeront, à l'heure marquée par Dieu, la rédemption et le salut de leur race.

Et dès lors s'allume pour ne plus s'éteindre sur aucune plage habitée par l'homme, le feu des holocaustes ; et

le couteau des prêtres, députés à son culte par le choix de Dieu ou par la délégation des peuples, ne cesse plus de rongir la pierre des autels.

L'humanité entière, celle du culte révélé par la tradition première et la loi de Moïse, comme celle qu'enveloppent les ténèbres de l'idolâtrie, résume l'espérance de son salut dans la vertu du sacrifice, et s'ouvre à son insu, une voie inondée de sang et parfumée d'encens vers la montagne où s'offrira, au début de l'ère nouvelle, le sacrifice du prêtre-victime Jésus-Christ.

Autour des autels qui sollicitent sa prière et entretiennent son espérance, d'antiques traditions, des oracles vénérables, échos de la promesse faite par Dieu aux exilés de l'Eden, maintiennent sa foi au libérateur attendu. Les plus anciens et les plus sages de ses peuples se rencontrent dans cette commune attente et forment un chœur immense dont les voix harmonieuses appellent du fond des siècles le Désiré des nations.

“ Les *Chinois* regardent l'occident d'où doit venir le véritable saint, envoyé de Dieu, le saint qui saura toutes choses et aura tout pouvoir sur le ciel et sur la terre. Les *Indiens* comptent sur une incarnation de Vichnou pour réparer les maux faits par Kaly, l'ancien dragon. Les *Egyptiens* saluent de loin le fils de la femme qui doit éteindre la rage de Typhon. Les *Perses*, enseignés par les Mages, tendent l'oreille vers la parole qui vient du premier principe et dont le nom est “ Je suis.” C'est Mithra, méditateur entre Ormuzd, dont il reçoit les ordres et les hommes qui sont confiés à ses soins, Mithra, le vainqueur du mauvais principe Ahriman, le libérateur qui naîtra d'une vierge. Les *Mexicains* et les *Scandinaves* sculptent dans la roche vive et sur les monuments la figure du Dieu qui doit écraser le grand serpent. Les *Druïdes* de la Gaule élèvent un autel et une statue à la vierge dont le fils est attendu. La *Grèce* espère en un rejeton d'Apollon, qui amènera le règne de la justice ; en un Dieu, fils chéri d'un père ennemi, qui s'offrira pour succéder aux souffrances de Prométhée, figure du genre humain chatié par la colère divine. (Monsabré, *La plénitude des temps*, Carême de 1877, p. 251.)

Et au seuil du temps nouveau, à l'heure où la rédemption est proche, le cygne de *Mantoue*, le doux poète aux

vers harmonieux, chante en ces termes l'espoir de l'univers :

“ Les temps annoncés par l'oracle sont arrivés. L'ordre immense des siècles se renouvelle. Un nouveau-né est envoyé des cieus. Il prendra vie au sein de la divinité... Il gouvernera l'univers apaisé par les vertus de son père ! L'heure est sonnée, viens prendre tes grands honneurs ! Viens, cher fils d'un dieu, grand rejeton de Jupiter ! [Regarde devant toi, le globe s'incline et te salue. La terre, la mer immense, le ciel profond, regarde, tout est en joie à l'approche du siècle qui vient. ” (Virgile, Eglog. IV.)

Et la vague immense apporte ainsi des extrémités de la terre la croyance de l'humanité au futur Rédempteur, rencontre, au pied des montagnes de Judée, un flot parti de ses vallées, sur lequel monte aussi, du fond des siècles, une affirmation semblable, mais bien plus nette et plus précise, éclairée qu'elle est par les assurances répétées de la parole divine.

L'abbé G. BOURASSA.

(*La fin au prochain numéro*)

Pèlerinage au pays de Saint-Thomas d'Aquin

DU lieu même où naquit saint Thomas, il y a peu de choses à dire : la plupart des historiens s'accordent à croire que le grand Docteur a vu le jour à Rocca-Secca, château situé dans le voisinage d'Aquin, et fief de la famille, mais dont il ne reste plus qu'une tour et quelques pans de mur. Le Mont-Cassin, où il passa plusieurs années, n'a rien gardé qui rappelle le souvenir du saint : du reste, il paraît que ce n'est pas au Mont-Cassin même qu'il fut élevé, mais dans une dépendance du monastère, située à une demie heure de là, et qui porte le nom de S. Maria dell' Albanetta. Cependant, au Mont-Cassin, on conserve comme une précieuse relique, dans le trésor des archives, un manuscrit que saint Thomas a enrichi d'un grand nombre de notes.

Là où de nombreux souvenirs rappellent saint Tho-

mas, c'est à Monte-S.-Giovanni, où il fut enfermé par ordre de sa mère, et Fossa-Nova où il est mort.

Monte-S.-Giovanni est situé à deux heures de Frosinone, sur la route de Naples, dans les montagnes des Abruzzes. La route qui y conduit est superbe, et, après avoir passé devant l'abbaye de Casamari et le couvent des Capucins, tout à coup, à un détour du chemin, apparaît la petite ville, située au sommet d'une montagne, et que domine le château des comtes d'Aquin.

C'est là, à l'entrée du pays, que depuis quelques années se trouve le noviciat de la Province Romaine, dans une maison bâtie au commencement de ce siècle, par le cardinal Vizzardelli, et acquise par nos Pères. Vis-à-vis du couvent, et de l'autre côté de la route, est le château, propriété de la commune de Monte-S.-Giovanni, mais dont les Pères ont la jouissance, moyennant une légère redevance annuelle. Ils l'ont déjà réparé aussi bien qu'ils l'ont pu avec leurs faibles ressources. Un jour, si les circonstances s'y prêtent, si, surtout, quelques âmes charitables leur viennent en aide, et leur procurent les quelques mille francs nécessaires pour acquérir cette demeure, qui rappelle tant de souvenirs et qui doit être si chère à l'Ordre tout entier, ils y établiront définitivement le noviciat de la province. Déjà, les dimanches et fêtes, dans une des salles du château, transformée en chapelle, se font les offices auxquels assistent un grand nombre d'habitants du pays, attirés par la dévotion que leur inspire ce sanctuaire, illustré par la captivité du saint docteur.

Il est, en effet, hors de doute que la comtesse d'Aquin, apprenant que son fils, étudiant à Naples, venait de prendre l'habit dans le couvent des Frères-Prêcheurs, ne l'ait fait enfermer ; ses frères furent chargés par elle de l'enlever de Naples et de le ramener à main armée au château de Monte-S.-Giovanni, fief de la famille d'Aquin. Dans l'histoire du monastère de Sainte-Marie et SS. Jean et Paul de Casamari, écrite en 1707, par Philippe Rondinini Faventini, camérier secret du Pape Clément XI, j'ai lu, au chapitre premier, au sujet de la position du couvent, les paroles suivantes : *ad meridiem, arcem montis Sancti Johannis D. Thomæ Aquinatis custodiâ nobilitatem, respicit* : au midi, il est en face du château de Mont Saint-Jean, illustré par la captivité de saint Thomas d'Aquin." De plus,

comme pour garder un souvenir de cette croix que le saint eune homme traça sur la muraille, avec le tison même qui lui avait servi à mettre en fuite la femme envoyée pour le tenter, chaque année, au jour de la fête de saint Thomas, le 7 mars, on porte processionnellement, de la Collégiale au château, la relique de la vraie croix qui y reste exposée toute la journée avec la relique du saint.

Cette prison où, pendant deux ans, saint Thomas, arraché à sa vocation, fut en proie à toutes les persécutions, mais où aussi il reçut tant de grâces, où il vécut dans la prière et la lecture de la Bible et de quelques livres que les religieux du couvent de Naples purent lui faire parvenir, peut avoir sept ou huit mètres de long sur quatre à cinq de large, les murs ont près de deux mètres d'épaisseur, et elle n'est éclairée que par une sorte de meurtrière qui laisse à peine passer le jour. On y voit encore les restes d'une cheminée, et les pierres du mur de ce côté sont comme calcinées par le feu. Sur un des côtés de la muraille et protégées par un verre, s'aperçoivent quelques traces faites comme avec un charbon, derniers vestiges, selon la tradition, de la croix tracée par saint Thomas. Quoique cette tradition soit assez difficile à admettre, elle n'en est pas moins restée vivante dans le cœur du peuple, et les pèlerins ne manquent pas, dans leurs visites à la chapelle, de baiser respectueusement ce lieu vénéré.

Au-dessus de l'autel sont placés trois tableaux qui semblent remonter au commencement du quinzième siècle et dans lesquels les traits de saint Thomas rappellent bien les différentes époques des scènes qui y sont représentées. Le plus grand, qui est au fond d'une sorte d'abside, nous montre saint Thomas à genoux, et comme ravi en extase, recevant le saint Cordon que lui apportent deux anges ; audessus, le Père Eternel dans la gloire. Dans celui de droite, on voit saint Thomas à genoux devant le crucifix, qui lui dit : " Tu as bien écrit de moi, Thomas, que veux-tu pour récompense ? " Enfin, celui de gauche représente l'apparition des apôtres saint Pierre et saint Paul, donnant au grand Docteur l'explication d'un texte obscur du prophète Isaïe.

On ne peut se défendre d'une impression profonde, en disant la sainte messe dans ce sanctuaire vénérable, mais on ne peut s'empêcher aussi de former le vœu que les per-

sonnes dévouées à saint Thomas pourvoient, par leurs aumônes, à l'entretien de ce lieu si cher à notre Ordre par les souvenirs qu'il rappelle, et que la pauvreté extrême de nos Pères empêchent d'orner comme ils le désireraient. Le Souverain Pontife Léon XIII n'a pas oublié Monte-S.-Giovanni, dans la distribution des richesses de l'exposition vaticane, et lui a fait don de la statue du saint, dont les habitants d'Aquin lui avaient fait hommage. Cette statue, de plus de deux mètres de hauteur, représente le saint debout, les yeux levés au ciel, étendant la main droite qui tient une plume, tandis que dans l'autre se trouve un livre.

Dans une salle voisine de la prison, se trouve, au-dessus des fossés du château, la fenêtre par laquelle saint Thomas, avec l'aide de ses sœurs, put s'évader pendant la nuit ; et à quelque distance, on montre le lieu où l'attendaient des Pères du couvent de Naples, que l'on avait prévenus.

Après quelques jours passés à Monte-S.-Giovanni, je me rendais à Fossa-Nova.

Fossa-Nova est une antique abbaye de Cisterciens, datant du huitième siècle, mais dont les bâtiments ont été renouvelés à diverses époques ; l'église a été reconstruite en 1695, après un tremblement de terre qui avait ruiné l'ancienne de fond en comble. Depuis la spoliation des ordres religieux, en Italie, tous les biens de l'abbaye sont devenus la propriété du prince Borghèse, et l'église n'est plus desservie maintenant que par trois Pères chartreux de l'abbaye de Trisulti. C'est dans ce couvent que saint Thomas est mort, c'est là que son corps a reposé pendant près d'un siècle, jusqu'au jour où ses ossements furent transportés à Toulouse, sous le Pontificat d'Urbain V.

En se rendant de Naples au concile de Lyon, saint Thomas s'était arrêté, en passant à Maensa, dans le diocèse de Terracine, pour y voir une de ses nièces. Il y ressentit les premières atteintes de la maladie, mais n'en voulut pas moins continuer sa route. En passant devant le couvent de Fossa-Nova, la mule qui le portait refusa d'avancer, et ses pieds, selon la tradition, s'imprimèrent dans la pierre qui était au seuil de l'église. Cette pierre existe encore, et a été placée au milieu de l'église : on y voit distinctement deux pas de mule, avec cette inscription : *Pedate dell' mulo di S. Thomaso di Aquino.* Le saint entra pour ado-

rer le Très Saint-Sacrement, en disant ces paroles du Psalmiste : " Voici le lieu de mon éternel repos, j'y habiterai parce que je l'ai choisi."

Les bons religieux mirent tout en œuvre pour sauver l'illustre malade, mais leurs soins furent inutiles ; l'heure était venue pour saint Thomas d'aller recevoir cette récompense qu'il avait si bien méritée par ses travaux.

La chambre qu'il habita pendant sa maladie et où il est mort, a été transformée en chapelle. On y voit la fenêtre d'où, selon une tradition très ancienne, un rayon de soleil, à son lever, vint illuminer la poitrine du grand Docteur ; c'est sans doute là l'origine de la caractéristique du saint, consistant dans ce soleil que l'on représente sur sa poitrine, dans tous ses portraits. Au-dessus de l'autel, est un bas-relief du Bernin, qui montre le saint, expliquant aux moines de Fossa-Nova, le Cantique des Cantiques, et terminant ainsi sa vie dans un chant sublime, comme le marque l'inscription placée au-dessus du bas-relief.

SANCTUS THOMAS
 UT CANTANDO MORERETUR
 ET MORIENDO CANTARET
 ROGATU MONACHORUM FOSSÆ NOVÆ
 CANTICA CANTICORUM EXPONENS
 MAJORI AMORIS VI
 QUAM MORBI
 AD CÆLOS RAPITUR (1)

FR. THOMAS DE BAECQUE,
 des fr. prêch.

Les indulgences du T. S. Rosaire et le jubilé

Le 30 septembre dernier, Léon XIII a publié la Lettre *Quod Pontificum*, relative à la suspension des Indulgences pendant l'année du Jubilé. Cette publication a jeté le trouble et l'incertitude dans l'esprit de beaucoup de personnes pieuses. Toutes les indulgences sont-elles sus-

(1) S. Thomas, afin de mourir en chantant, et de chanter en mourant, à la demande des moines de Fossa-Nova, leur expliqua le Cantique des Cantiques, et fut ravi au ciel bien plus par un transport d'amour que par la violence de la maladie.

pendues ? Si toutes ne le sont pas, quelles sont celles qui sont maintenues ? Que penser en particulier des Indulgences du Saint-Rosaire ? Sont-elles comprises dans la suspension ? S'il y en a qui soient maintenues, quelles sont-elles et à quelles conditions sont-elles maintenues ? Les confrères du Très Saint-Rosaire sont, sans aucun doute, désireux d'avoir une solution à ces questions et des renseignements précis sur la suspension ou le maintien de certaines Indulgences pendant l'année du Jubilé qui vient de commencer. Satisfaction leur sera donnée. Exposons d'abord les Indulgences qui sont maintenues, et déterminons ensuite ce qui concerne les Indulgences du Rosaire.

La Lettre apostolique du 30 septembre dernier suspend, pendant toute l'année sainte, toutes les Indulgences en usage pour les *vivants*. Sont néanmoins maintenues pour eux : 1° les Indulgences accordées *in articulo mortis* ; 2° les Indulgences attachées à la récitation de l'*Angelus* ; 3° celles des Quarante-Heures ; 4° celles que l'on peut gagner en accompagnant le Saint-Sacrement porté aux malades ; 5° l'Indulgence de la Portioncule ; 6° les Indulgences que les cardinaux et les évêques accordent en la forme ordinaire, en exerçant les fonctions pontificales et en donnant la bénédiction.

Pour les *défunts*, sont maintenues : 1° les Indulgences des autels privilégiés ; 2° toutes les Indulgences accordées exclusivement en faveur des défunts ; 3° toutes les Indulgences accordées aux vivants et applicables aux morts, mais seulement à la condition qu'elles soient appliquées directement aux défunts par voie de suffrage. Ce sont là les seules Indulgences maintenues dans la lettre de Léon XIII.

Les Indulgences du Rosaire sont-elles comprises parmi celles que le Pape ne veut pas suspendre ? Y en a-t-il au moins un certain nombre qui soient maintenues ?

Comme nous l'avons dit, sont suspendues toutes les Indulgences accordées pour les vivants, à l'exception de celles qui viennent d'être énumérées. Or, presque toutes les Indulgences du Rosaire sont concédées premièrement aux vivants ; donc si les fidèles veulent les gagner pour eux-mêmes, ils ne le peuvent pas pendant l'année du Jubilé. Cependant toutes les Indulgences du Rosaire concédées pour les vivants ne sont pas comprises dans la sus-

pension générale. En sont exclues par la Lettre apostolique du 30 septembre : 1° l'Indulgence de soixante jours que les confrères peuvent gagner en accompagnant le St-Sacrement porté aux malades, *no 23* ; 2° l'Indulgence plénière que l'on peut gagner à l'article de la mort, en remplissant une des conditions indiquées au § XIV, *nos 54 à 59*. Quant aux indulgences accordées directement aux défunts, la Lettre apostolique les maintient positivement. Les *nos 59 et 60* du Catalogue les contient : " L'autel du Très Saint-Rosaire est privilégié pour tous les prêtres de l'Ordre qui célèbrent dans nos églises pour l'âme d'un confrère défunt," *no 59*. " Dans les églises de la Confrérie, l'autel du Très Saint-Rosaire est privilégié pour les prêtres confrères, non seulement en faveur des confrères défunts, mais aussi en faveur de tout autre défunt, même s'il existe un autre autel privilégié dans la même église. En outre, si dans une église il n'existe pas d'autre autel privilégié, l'autel du Très Saint-Rosaire est également privilégié pour tout prêtre, même non inscrit dans la Confrérie, et en faveur de tout défunt," *no 60*.

De plus (et c'est le point le plus important à retenir), même les Indulgences accordées aux vivants et applicables aux morts ne sont pas suspendues quand elles sont appliquées directement aux défunts par voie de suffrage. En observant cette condition, rappelée dans la Lettre du 30 septembre, *toutes les indulgences* du Rosaire, une exceptée, sont maintenues, les Indulgences plénières comme les Indulgences partielles. Nous lisons, en effet, au *no 65* du Catalogue : " Toutes et chacune des Indulgences contenues dans ce Catalogue peuvent être appliquées par voie de suffrage aux âmes des fidèles qui sont morts unis à Dieu par le lien de la charité, excepté toutefois l'indulgence plénière à l'article de la mort." Et au *no 13* du sommaire des Indulgences concédées à tous les fidèles : " Toutes et chacune des Indulgences contenues dans ce sommaire sont applicables aux âmes qui souffrent dans les flammes du Purgatoire." D'après ce court exposé, nous devons conclure au maintien intégral de toutes les Indulgences du Rosaire, y compris le Grand Pardon du premier dimanche d'octobre, si elles sont appliquées aux âmes du Purgatoire. Elles ne sont suspendues pendant l'année sainte que pour les vivants, et encore pas toutes.

Cette exception faite en faveur des défunts, est due à un pape dominicain, Benoit XIII, fidèle serviteur de Notre-Dame du Rosaire et fort dévôt aux âmes du Purgatoire. Les instructions données pour le Jubilé de 1725 maintenaient les Indulgences directement accordées aux défunts, mais déclaraient suspendues celles qui leur étaient simplement appliquées par voie de suffrage. Benoit XIII voulut faire bénéficier nos chers morts, autant que possible, des faveurs du Jubilé. Le 28 avril 1725, alors que le Jubilé était depuis longtemps ouvert, il publia un bref d'après lequel les Indulgences pour les vivants et applicables aux défunts n'étaient pas comprises dans la suspension générale, mais à la condition expresse qu'elles serviraient au soulagement des âmes retenues dans les flammes du Purgatoire. Il ajouta même que durant l'année sainte on pourrait appliquer aux morts toutes les Indulgences, alors même que l'acte de concession ne mentionnerait pas l'autorisation requise pour cela. Benoit XIV, qui nous fournit ces renseignements dans sa grande instruction *Inter præteritos* du 3 décembre 1749, pour le Jubilé de 1750, maintient de grand cœur, dit-il, la disposition de Benoit XIII. Depuis lors, elle n'a pas été modifiée. Léon XIII, dans la Lettre apostolique que nous avons citée, la conserve formellement et mentionne l'autorisation, qui ne serait pas absolument requise d'après la déclaration de Benoit XIII. Le Pape dit en effet : " Notre volonté est que toutes ces Indulgences (accordées aux vivants et applicables aux morts, qu'il n'a pas suspendues) servent aux défunts et non aux vivants." Les fidèles adonnés à la dévotion du Très Saint Rosaire ne manqueront pas d'entrer dans l'esprit qui a inspiré aux papes cette clause en faveur des défunts. Ils s'efforceront de les faire participer aux faveurs que l'Eglise leur maintient pendant l'année sainte, en récitant pieusement et avec fidélité le chapelet ou le Rosaire. Ils se feront un devoir de gagner pour ceux qu'ils pleurent les Indulgences qui sont attachées à la récitation du Rosaire, et que les Vicaires de Jésus-Christ, par un sentiment de tendre piété pour les âmes du Purgatoire, n'ont pas voulu suspendre pendant le Jubilé.

F. JOSEPH NUSS,
des fr. prêch.

Sainte-Catherine de Sienne

SON AMOUR DES AMES

Dès son enfance, Catherine se sentit dévorée du désir de gagner des âmes à Dieu. Aussi, elle aimait tout particulièrement les saints qui s'étaient consacrés à ce ministère, et elle comprit que c'était par une inspiration divine, que notre bienheureux Père saint Dominique, dans son zèle et son ardeur pour le salut des âmes, avait institué l'ordre des Frères Prêcheurs. Elle conçut pour cet ordre un si grand respect, que chaque fois qu'elle voyait quelques frères dominicains, elle se prosternait et baisait avec dévotion et humilité les traces de leurs pas. Elle eut plus tard une révélation qui ne fit qu'accroître son zèle pour le salut du prochain. Etant un jour en oraison, elle demanda au Seigneur qu'il voulût bien lui faire la grâce de voir la beauté des âmes de toutes les personnes qui vivaient avec elle, ou qui venaient la trouver, afin de travailler avec plus d'ardeur à leur salut. Le Seigneur l'exauça, et, dès ce moment, elle s'appliqua beaucoup plus à considérer l'âme que le corps des personnes avec lesquelles elle avait à faire, au point même que parfois elle ne voyait que leur âme. O mon Père, disait-elle au Père Raymond, si vous aviez vu combien une âme est belle, je suis certaine que vous donneriez cent fois votre vie pour la sauver.

A l'exemple de saint Paul, elle désirait d'être anathème pour ses frères, et on l'entendit, pendant qu'elle était dans l'une de ses extases, dire au Seigneur : Mon Dieu, comment puis-je supporter que tant de milliers d'âmes créées à votre image, périssent éternellement et soient exclues du bonheur de vous posséder ? Ne vaudrait-il pas mieux, pour votre gloire, que seule je périsse, et que mon corps fermât l'entrée de l'enfer ? A cette demande, le Seigneur répondit (ainsi que la sainte le révéla plus tard à son confesseur) qu'il était impossible que la charité pût trouver une place dans l'enfer, parce que cette vertu a tant de force et de puissance, qu'elle éteindrait plutôt les flammes de l'abîme, qu'elle n'en recevrait la moindre atteinte. Du moins, cette prière de la bienheureuse Catherine mon-



SAINTE CATHERINE DE SIENNE

tre jusqu'à quel point elle était pressée de la soif du salut des âmes, et combien amèrement elle déplorait leur perte. Notre Seigneur lui avait inspiré ces sentiments, afin que son zèle fût d'autant plus vif que ses désirs étaient plus ardents.

Écoutez maintenant l'historien de sa vie, le Père Raymond, nous dire quels furent les fruits de ce zèle. Voici ses paroles : Qui pourrait compter combien de pécheurs elle a arrachés aux gouffres de l'enfer prêts à les engloutir; combien d'âmes rebelles et opiniâtres elle a amenées à se reconnaître ; combien de personnes mondaines elle a dégoûtées du monde; combien en proie à diverses tentations elle a délivrées des pièges de Satan^{re}; combien appelées à une grande perfection elle a guidées dans le chemin des vertus ? Quand tous les membres de mon corps se changeraient en autant de langues, je ne pourrais suffire à énumérer toutes ses conquêtes. J'ai vu quelquefois plus de mille personnes, qui étaient venues pour la voir et l'entendre, éprouver à son seul aspect une si poignante douleur de leurs péchés, qu'elles allaient en toute hâte se jeter aux pieds des confesseurs (du nombre desquels j'étais), et faisaient l'aveu de leurs fautes avec de grands sentiments de contrition. C'est pourquoi le Souverain Pontife Grégoire XI, me donna, ainsi qu'à deux de mes compagnons, le pouvoir d'absoudre des cas réservés aux évêques ceux qui s'adressaient à nous. Je ne saurais dire combien de pénitents, qui ne s'étaient jamais confessés, ou n'avaient jamais reçu le sacrement de pénitence avec les dispositions convenables, vinrent à nous, la conscience chargée d'énormes crimes. Ainsi plus d'une fois nous restâmes à jeun, dans l'église, jusqu'à l'heure de la prière du soir, sans pouvoir entendre tous ceux qui voulaient se confesser, tandis que la sainte fille priait sans relâche, et se réjouissait en Dieu des triomphes qu'elle obtenait par ses prières.

FR. LS. DE GRENADE,
des fr. prêch.



Constantinople et le Bosphore

III

Une fraîche brise d'ouest s'engouffre dans le Bosphore et fait clapoter les vagues : ça et là, on voit apparaître l'aïron noir des marsouins qui jouent et se poursuivent entre deux eaux ; un instant il émerge fend les ondes, sur lesquelles il laisse un léger sillage, et replonge soudain, pour reparaitre ensuite quelques mètres plus loin, puis disparaître à nouveau, dans une intermittence rapide d'apparitions et de disparitions successives.

Les grands oiseaux de mer, aux longues ailes ployées, s'enlèvent de leur vol oblique, à la palpitation lente et cadencée d'albatros, et sous leurs ailes gonflées par la brise, on croit par moment discerner de grandes taches bleues.

Et les petits, " les oiseaux du Bosphore," ceux qu'on n'a jamais vus s'élever dans le ciel, jamais vus se poser à la surface des eaux tranquilles, courent par bandes nombreuses, en longues traînées, rasant la surface d'un vol rapide et précipité.

Des deux côtés du bras de mer, de Stamboul, assise en désordre sur son promontoire, de Scutari, éparpillée sur la rive d'Asie, monte un écho confus qui s'élève, s'unit et se perd dans le grand murmure des choses, c'est l'homme qui joint inconsciemment sa voix à la voix inconsciente de la nature, pour chanter " l'hymne du Bosphore."

D'où vient à ce paysage cette note, cette tonalité, ce timbre, cet accent qui lui sont propres et que l'on ne retrouve nulle part ailleurs ? Qu'y a-t-il ici de particulier dont on ne puisse découvrir l'équivalent autre part ?

Une cité, des palais, des îles, des collines verdoyantes semées de villages, des barques, des oiseaux, ce panorama infiniment varié dans la monotonie de sa grande mer, tout cela se rencontre ailleurs, et cependant, tout cela a ici un cachet, une saveur spéciale, la saveur de Constantinople : c'est comme un arôme suave qui s'exhale de la nature et baigne toutes choses de ses effluves pénétrantes,—et ce parfum ne se rencontre qu'ici.

Cela tient d'abord à la façon harmonieuse et vraiment

unique dont la nature a groupé entre eux ces divers facteurs.

Elle y a ajouté en outre un élément spécial, ce bras de mer limpide, ce fleuve marin, qui se coule avec aisance entre les replis sinueux de sa double bordure de collines verdoyantes et boisées, constellées d'habitations. Il ne remémore que pour les éclipser, les plus radieux sites qui se déploient sur les rives des grands fleuves américains, car si ceux-ci ont parfois plus de grandeur sauvage, ils n'ont pas autant que lui, dans la majesté, la grâce souple et caressante.

Cela tient enfin, et surtout, à un ensemble de détails presque imperceptibles, de nuances insaisissables, de reflets fuyants, à un " je ne sais quoi " en un mot, pour le dire, puisqu'il faut le dire, qui est dans tout.

Cité, palais, montagnes, collines, oiseaux, vallons, lumière, tout cela a ici une physionomie, une teinte spéciale, une allure qui lui est propre. Les barques elles-mêmes, lourdes mahonnes, balancées au repos par l'incessant remous des ondes, caïques élégantes qui filent silencieuses et agiles sous la poussée de la rame, grandes barques, inclinées par la pesée de la brise, qui enflent leur grande voile latine en triangle, semblent avoir un dessin, une coupe, une attitude que leurs congénères ou leurs similaires ne posséderont jamais ailleurs.

C'est ce " parfum du Bosphore " que nous respirions, tandis que le bateau-mouche, qui fait le service régulier du grand pont de Kara-Kœuï jusqu'à Ruméli-Kavak, à l'entrée de la Mer Noire, nous emportait dans sa course légère, et nous trouvions à ce parfum une saveur particulièrement suave, caressante et poétique.

Nous sortons de la Corne d'Or, et après avoir longé les quais de Galata, nous passons devant les stationnaires des diverses puissances mouillés devant Constantinople.

Chacune des six " puissances " a, en effet, comme on le sait, un navire de guerre, un aviso, ancré dans le Bosphore, pour servir d'appui effectif à son consulat et, si besoin était, de refuge à ses nationaux : avec leur grément bien peigné, leurs canons en batterie, dont les gueules polies et luisantes resplendissent à la lumière, ils ont une allure militaire qui les distingue, une élégance sobre qui charme le regard, une propreté et un air ordonné qui con-

trastent agréablement avec l'incohérence et la négligence orientales.

Tels qu'ils sont, ces navires de moindres dimensions et de faible armement, ne sont guère dangereux et peu redoutables, pour une capitale comme Constantinople, mais l'effet moral produit par leur présence est énorme, et c'est tout ce qu'il faut : c'est l'Europe armée jusqu'aux dents, avec les formidables moyens de destruction dont elle est hérissée, qui se laisse entrevoir derrière ces messagers de ses volontés, qu'elle semble avoir chargés de dicter ses décrets par la gueule de leurs canons.

Les Turcs savent l'Europe puissante et ils la craignent, mais ils la savent divisée et ils se rassurent : diplomates émérites, tout leur effort consiste à la mettre aux prises avec elle-même, et c'est de cela qu'ils rêvent depuis plus d'un siècle, réalisant à la face du ciel et de la terre cette évidente contradiction d'un gouvernement qui est impossible, mais qui subsiste, et cela, de par la seule volonté de ceux mêmes qui seraient intéressés à sa suppression.

Cette longue série de constructions monumentales qui se déploient le long de la rive, c'est Dolma-Bagtché, l'ancien palais impérial, aujourd'hui refuge et réceptacle des sultanes et des favorites de rebut. Les jalousies, (nulle part mieux qu'ici elles n'ont mérité leur nom) sont tenues soigneusement baissées, pas un signe de vie, dans cet immense enchaînement de palais, qui fait à l'esprit l'impression d'un riche et somptueux caveau : on se rappelle involontairement, en songeant aux mystères et aux drames qu'ils ont recélés et abrités, à ces sépulcres blanchis dont parle l'Évangile, peints à neuf et récrépits au dehors, et au dedans remplis de la pourriture des cadavres.

Tout semble mort aux alentours de cette grande nécropole des femmes des sultans ; seulement, au moment où notre humble coquille à vapeur vient à passer devant le palais, à quelques brasses de la côte, voici surgir soudain de tous côtés, et comme par hasard, une nuée de soldats turcs qui viennent se ranger dans le parc et sur la rive, comme si une simple coïncidence les faisait soudainement apparaître : on dit que cette coïncidence se produit habituellement lorsqu'une embarcation quelconque s'approche de ce lieu.

A l'horizon, tout au bord de l'eau, se profile sur le fond boisé des collines et sur l'azur du ciel, une élégante et imposante construction, la mosquée de Beyler-Bey réfléchissant sur les ondes mouvantes la forme effilée de ses minarets et la masse arrondie de son dôme, comme une figure mobile aux contours onduleux et vacillants, qui vont et viennent sans cesse et se déforment fantastiquement aux remous des eaux.

Et puis, le Bosphore dessine une courbe, le paysage se modifie et ces même collines de la rive, vues maintenant sous un angle nouveau, ont changé, comme par enchantement, de physionomie ; par des transformations graduelles et rapides, tout varie incessamment d'aspect sous nos yeux.

Ce n'est pas un point, ce n'est pas un village, un bouquet d'arbres, une nuance seulement qu'il faudrait pouvoir prendre, qu'on voudrait fixer et éterniser, c'est chaque point en particulier, c'est la série tout entière, c'est l'ensemble lui-même, mais, dans cette mobilité continue, qui transforme sans cesse ses apparences, tout en laissant inaltérable la substance même du paysage.

Une vue panoramique, une série de photographies distinctes ne peuvent en rendre adéquatement la sensation, pour en avoir une idée approximative, il faudrait pouvoir "cinématographier" tout le cours du Bosphore : il faudrait pouvoir contempler non le Bosphore figé, si je puis m'exprimer ainsi, mais le Bosphore mouvant.

Entre deux plis de terrain, voici apparaître le toit d'un des pavillons de Yildiz-Kiosk, le palais où réside actuellement le sultan, souverain apeuré de vingt-cinq millions d'hommes.

Une fois par semaine, le vendredi, ses soldats le voient apparaître à la revue solennelle du Sélamlik, escorté et couvert par ses généraux, qui semblent le protéger de leur corps contre une agression possible toujours redoutée ; sombre et craintif, il passe au galop de sa voiture sur le front des troupes et devant les étrangers qui ont pu obtenir, par l'intermédiaire de leurs consulats respectifs, l'autorisation d'assister à cette étrange cérémonie, à laquelle il ne semble apparaître que pour s'y dérober précipitamment.

Une fois par an, pas davantage, le sultan quitte Yildiz, pour entrer dans Constantinople : entre une double

haie de troupes, il se rend à Sainte Sophie ; c'est alors seulement que les "croyants" ont chance de pouvoir parfois jeter un regard rapide sur la physionomie sévère et craintive de leur souverain, habituellement caché dans son palais comme un talisman invisible renfermé dans une châsse mystérieuse.

Il y a à Yildiz plusieurs pavillons, nul dans le palais ne saurait dire exactement ce qui s'y passe, très peu savent dans lequel se trouve actuellement le sultan et nul, peut-être, ne sait où il couchera la nuit suivante : la crainte est l'atmosphère qu'il respire, le mystère celle qu'il fait régner autour de lui.

Le paysage continue à se dérouler et à fuir : Béchiktache, Thérapia, Sténia, Ruméli-Hissar, Yéni Kœuï, Buyuk Déré, etc., défilent successivement, avec leurs noms alternativement barbares et harmonieux, à consonnance tartare ou hellénique : et c'est partout l'uniformité d'une beauté infiniment souple, variée et soutenue.

Nous voici au terme de notre course, à Ruméli-Kavak : le bateau vire de bord et passe à Anatoli-Kavak, sur la côte d'Asie, pour revenir ensuite vers Constantinople. Deux simulacres de forts, armés de quelques canons, protègent, de chaque côté, la passe qui n'a pas ici plus de 600 mètres de large ; ils semblent vouloir interdire l'entrée du Bosphore à un agresseur possible venu de la Mer Noire, à condition toutefois que celui-ci veuille bien n'y pas mettre trop d'insistance. C'est une défense dérisoire, surtout si on la compare à celle que constituent les batteries des Dardanelles qui ont, du moins, le mérite d'une efficacité réelle, et constituent un facteur non négligeable en cas de guerre, du côté de l'archipel.

Le retour fait reparaître en sens inverse les mêmes sites, les mêmes scènes, renaître à nouveau les mêmes sensations.

Et lorsqu'on songe au violent contraste que l'homme oppose ici à la nature, on ne peut s'empêcher de se demander pourquoi ces rives radieuses, qui pourraient être, qui semblaient appelées à être le paradis des nations, sont néanmoins depuis si longtemps du règne de la barbarie, après avoir bu le sang de tant de massacres... Et, comme l'histoire se répète incessamment, avec des variantes acciden-

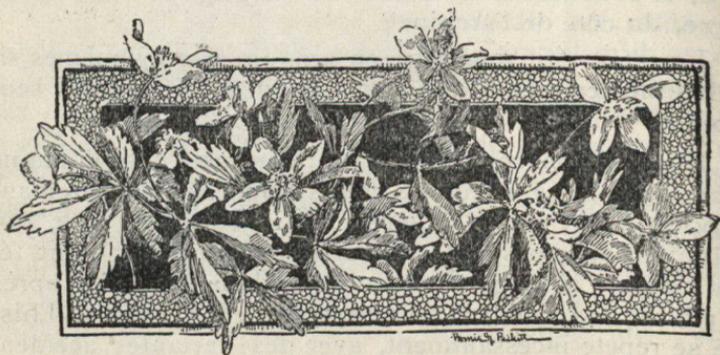
telles, il nous revenait invinciblement à l'esprit, en évoquant par la pensée, l'étrange et grandiose aventure de ce peuple de conquérants, vomi comme un flot destructeur du sein de l'Asie centrale sur l'ancien empire byzantin, et dont les vagues de flammes, après avoir dévoré Byzance, vinrent un instant battre jusqu'aux murs de Vienne, aujourd'hui en décadence et en décomposition, en attendant l'effondrement final, il nous revenait, disions-nous, à l'esprit, les paroles prophétiques d'Isaïe :

L'Assyrien est la verge de ma colère, je l'ai lâchée contre une nation impie... Il dit : J'ai reculé les limites des peuples et pillé leurs trésors, et, comme un héros, j'ai renversé ceux qui siégeaient sur des trônes ; j'ai mis la main sur les richesses des peuples comme sur un nid ; et comme on ramasse des œufs abandonnés, j'ai ramassé toute la terre et nul n'a remué l'aile, ni ouvert le bec, ni poussé un cri...! Mais le Seigneur, Yahveh des armées, enverra le dépérissement parmi ses robustes guerriers, et sous sa magnificence éclatera un embrasement... Il en sera comme d'un malade qui tombe en défaillance... Et encore un peu de temps et le châtiment cessera, et ma colère se tournera contre lui pour l'anéantir... (1)

C'est toute l'histoire providentielle de l'empire, ou plutôt de l'invasion turque.

FR. L. VAN BECELAERE,
des fr. prêch.

(1) Isaïe, ch. X.



Les messes grégoriennes

On donne ce nom à trente messes célébrées trente jours de suite, pour une personne défunte, à l'exemple de celles dites par saint Grégoire le Grand, pour le repos de l'âme d'un de ses religieux.

Le trentième jour, le défunt apparut à un de ses frères et lui annonça sa délivrance des flammes du purgatoire.

Cette coutume est donc très ancienne (VI^e siècle), et Benoit XIV la déclara pieuse et louable.

Plusieurs Saints ont pratiqué cette dévotion. Citons saint Vincent Ferrier et saint Louis Bertrand, tous deux Dominicains, qui ont célébré ces messes grégoriennes pour des membres de leur famille ; et ils ont été l'un et l'autre favorisés d'apparitions, qui ont confirmé leur dévotion.

Nous ne saurions donc trop conseiller à ceux qui désirent délivrer l'âme d'une personne qui leur est chère d'employer ce moyen, du reste authentiquement approuvé par l'Eglise.

En 1889, la Congrégation des Indulgences a donné quelques décisions pratiques que voici :

Ces messes ne doivent pas être célébrées en l'honneur de saint Grégoire, ni au même autel, ni par le même prêtre.

Elles doivent être dites pour l'âme dont on sollicite la délivrance des peines du purgatoire auprès de la miséricorde divine.

Ces messes (ceci est essentiel) doivent être dites sans interruption aucune pendant trente jours.

ASSOCIÉS DÉFUNTS DE L'ŒUVRE DU NOVICIAT

Mme Marie-Anne Oreilly, Montréal.
 Melle Hermine de St-Ours.
 Melle Marie Dorion, St-Ours.
 Mme F. M. Piridit, New-York.
 Mme Elise Périlliat.

LE T. R. PÈRE DIDON

Dans la ville de Toulouse, le 14 mars dernier, le Révérend Père Martin Henri Didon était soudainement rappelé à Dieu, après quarante-deux ans de profession religieuse dans l'Ordre de Saint-Dominique.

Avec ce frère-prêcheur disparaît un des apôtres et un des apologistes les plus ardents et les plus convaincus que le Seigneur ait donné à l'Eglise de France, dans cette dernière moitié du dix-neuvième siècle.

Que la foi catholique soit attaquée par le journal sectaire ou par le livre impie, par une législation immorale ou par l'école sans Dieu, toujours elle a trouvé dans ce moine un défenseur passionné. Comme prédicateur dans ses diverses conférences, comme écrivain dans son admirable vie de Jésus-Christ, comme éducateur au collège d'Arcueil et dans les écoles St-Dominique et Lacordaire, dans les jours de paix comme aux heures troublées, il ne cherche qu'une chose, ne poursuit qu'un but : faire triompher la Vérité. Sa vie entière, avec toutes ses énergies, a été consacrée à exposer et à venger cette doctrine catholique à laquelle il était si fortement attaché.

Sous la forme tour à tour gracieuse ou rude, parfois émancipée et provocante, on retrouve toujours l'enseignement traditionnel de cette Eglise dont il est le prêtre et pour laquelle il a toutes les tendresses et toutes les docilités du fils le plus aimant à l'égard de sa mère.

Son amour allait encore à toutes les âmes égarées et souffrantes. Dans la nuit sombre où elles s'agitent, il apporte la lumière de sa parole ; dans les moments incertains où elles hésitent, il leur donne la vigoureuse impulsion de son énergique volonté.

C'est en pleine activité, lorsque la force exubérante de son tempérament semblait lui assurer de longues années, c'est au milieu d'œuvres multiples que le R. P. Didon est subitement arrêté et appelé par le Maître à recevoir la récompense du fidèle serviteur, du vaillant soldat de Jésus-Christ.

CALENDRIER DOMINICAIN DU MOIS D'AVRIL

INDULGENCES DE NOS CONFRERIES.

- 1 Dimanche de la Passion, Indulg. plén. du Rosaire.
- 2 S. François de Paul, Conf. D.
- 3 Impression des stigmates de Ste Catherine de Sienne, Vierge de N. O., D.
- 4 S. Ambroise, Ev. Conf. et Doct. de l'Eglise. T. D.
- 5 S. Vincent Ferrier, C.N.O., T.D. de sec. cl. avec oct. simp. Indulg. plén. en nos églises pour tout fidèle qui fait une visite.
- 6 Compassion de la Bse Vierge Marie, T. D. de sec. cl. Indulg. plén. du Rosaire.
- 7 Bse Sybilline, Vierge de Notre Ordre. D.
- 8 Dimanche des Rameaux, Ind. plén. du S. Nom de Jésus.
- 9 Lundi Saint.
- 10 Mardi Saint.
- 11 Mercredi Saint.
- 12 Cène de Notre-Seigneur.
- 13 Vendredi Saint.
- 14 Samedi Saint.
- 15 Dimanche de la Résurrection de Notre-Seigneur, T.D. de pr. cl. avec oct. sol. Ind. plén. du Rosaire.
- 16 De l'Octave, T. D. de seconde classe.
- 17 De l'Octave, T. D. de seconde classe.
- 18 De l'Octave, T. D. de seconde classe.
- 19 De l'Octave.
- 20 De l'Octave.
- 21 De l'Octave.
- 22 Dimanche de la Quasimodo, Octave de la Résurrection de Notre-Seigneur. sol.
- 23 S. George, Martyr, Simp.
- 24 S.S. Couronne de N.-S. Jésus-Christ, T. D.
- 25 S. Marc, Evêq. T. D.
- 26 Bx Dominique et Grégoire, Conf. de N.O., D.
- 27 Ste Agnès, Vierge de N.O., T.D. de sec. cl. ind. plén.
- 28 S. Paul de la Croix, Conf.
- 29 S. Pierre, Martyr de N.O., T. D. de sec. cl. avec oct. simp. Ind. plén. en nos églises pour tout fidèle qui fait une visite.
- 30 Ste Catherine de Sienne, V.N.O., T.D. de sec. cl. avec oct. sol. Ind. pl. en nos églises pour tout fidèle qui fait une visite.

MOIS D'AVRIL.

STATIONS QUADRAGESIMALES

MONTREAL—Notre-Dame.....	T. R. P. HAGE
NEW-YORK—St-Vincent de Paul	T. R. P. TRIPIER
NOUVELLE-ORLÉANS—Cathédrale St-Louis	T. R. P. BÉCHET
LEWISTON—SS. Pierre et Paul.....	R. P. COTÉ
FALL-RIVER—Ste Anne	R. P. KNAPP
LISBON, Maine	R. P. HARPIN

PRÉDICATIONS DIVERSES.

MONTREAL—Retraite de l'Université, du 4 au 8	R. P. RONDOT
ST-DAVID—Retraite	RR. PP. ROULEAU et BÉLIVEAU
LAC MÉGANTIC—Ste-Agnès, du 8 au 15	R. P. ROULEAU
ST-HYACINTHE—Réunion du T. O., 5.....	R. P. ROULEAU
HENRYVILLE—Retraite du 1er au 8	R. P. BEAUDET
HOLYOKE—Précieux-Sang, Retraites du 1er au 15	RR. PP. COUTURE et LEBON
SHERBROOKE—St-Patrice, du 8 au 15.....	R. P. GILL
BELCEIL—13 et 15.....	R. P. BÉLIVEAU
ST-HYACINTHE—Vendredi Saint	R. P. DION
“ Notre-Dame, Retraite du 8 au 15.....	RR. PP. RONDOT et BACON
“ “ Pâques, 15.....	R. P. DESJARDINS
“ Congrégation des hommes, tous les dimanches.....	R. P. RONDOT
“ “ des dames, le 29.....	R. P. RONDOT
MONTREAL—Cercle Jeanne d'Arc, 23.....	R. P. COUTURE

Directeur,

LE PÈRE A. H. BEAUDET.